

Avant-propos

Je présente ce livre à mes compatriotes endeuillés qui se trouvent en terre étrangère, impatients de connaître toute la vérité sur les déportations de 1915. C'est le témoignage d'une exilée qui partagea les souffrances infligées par la cruauté turque à des milliers de malheureux. J'ai décrit ce que j'ai vu et ce que j'ai éprouvé. Malheureusement le journal où j'avais noté les faits et les événements a disparu. Des montagnards l'ont jeté à l'eau comme papiers inutiles, en même temps qu'une liasse de billets de banque soustraite à mes compagnons d'exil. Toutefois, les souffrances endurées ont si profondément sillonné mon âme, et tout mon être est si plein de ce cauchemar, que je suis parvenue à le reproduire avec une exactitude satisfaisante.

Mais que dis-je ? Est-il possible de décrire les horreurs d'une pareille situation ? Non. La férocité délirante qui s'acharna sur nous est impossible à exprimer, tant elle dépasse toute imagination, comme toute expression humaine. Seules les victimes peuvent réaliser, dans leur propre souvenir, ce qui est et restera impossible à décrire.

Et si je dis que parmi mes compagnes d'infortune, je fus encore celle qui eut le moins à souffrir, que le lecteur essaye d'imaginer, après avoir parcouru ces pages, ce que fut leur vie, durant ces quatre terribles dernières années.

Les pertes que nous avons subies sont cruelles et irréparables ; aussi nous sera-t-il, après cela, permis d'espérer que les pleurs et les gémissements de toute une nation martyrisée trouveront un écho dans le cœur des nations civilisées ? Trouveront-elles suffisantes nos souffrances séculaires pour que la Conférence de

MÉMOIRES D'UNE DÉPORTÉE ARMÉNIENNE

la Paix y mette un terme et pour que, prenant en considération les torrents de sang versés pour la cause de la liberté des peuples, elle résolve la question arménienne de telle sorte que les survivants soient à jamais libérés du joug criminel qui les a accablés et indemnisés de leurs pertes et de leurs sacrifices ?

PAILADZO CAPTANIAN

La destruction du foyer

Les jours se sont écoulés, rapides, et je me trouve encore au Pirée, loin des êtres qui me sont chers. Où est mon père ? Qu'est devenu mon mari avec qui je n'ai vécu que six ans ? Combien furent heureuses ces quelques années, durant lesquelles nous tenions dans nos mains la chose la plus précieuse qui soit ici-bas : l'affection mutuelle !

Seule la mort d'un enfant avait un moment assombri le clair horizon de notre existence, mais son doux souvenir, ainsi que les larmes qu'il nous fit verser n'avaient fait, si j'ose dire, qu'embellir encore davantage notre bonheur en l'enveloppant comme d'une brume de tristesse. Nous aimions bien notre Herair. C'était un enfant angélique, avec des yeux superbes, au regard doux et caressant. Après une courte maladie, un jour de printemps, il penchait sa tête comme un oiseau blessé en jetant à sa mère et à son père un regard qui était comme un appel de détresse.

En vain nous nous efforcions de le ranimer. À ce même moment fleurissait pour la première fois le jeune cerisier de notre jardin. J'en coupai quelques branches. Pourquoi fleurissait-il le cerisier, tandis que l'enfant se fanait prématurément ? J'ai couvert son corps de ces fleurs et il s'envola parmi les fleurs et les anges.

Si seulement il pouvait savoir qu'au bout de deux mois sa mère et son père se voyaient obligés d'abandonner sa tombe pour s'en aller par les routes de l'exil et de la mort !

Où sont-ils mes deux enfants, Herand et Aram, que j'ai abandonnés, alors que l'aîné avait cinq ans et le petit trois ans ? Mon cœur se consume du désir de les revoir. Toute seule, la nuit, je dis des berceuses à leur intention, et tandis que j'égrène le

chapelet de mes peines et de mes douleurs, mon oreiller reçoit mes larmes angoissées. Je ferme les yeux dans l'espoir de les revoir dans mes rêves, mais rarement ils m'apparaissent pour entretenir mes illusions. Le matin, au réveil, la première chose qui frappe mon regard, c'est un nid de tourterelles. Elles roucoulent doucement, tandis que les petits dorment encore dans le nid. Longuement je les contemple d'un œil jaloux et en soupirant, car leur bonheur évoque celui que je n'ai plus. L'ennemi implacable a détruit notre nid et mes petits sont dispersés. Le père, j'ignore s'il est dans les prisons ou dans la tombe avec tant d'autres. La mère erre au loin, bien loin du nid et pleure ses bien-aimés. Cependant la faible lueur d'espoir que je ne cesse d'entretenir vacille sans pouvoir s'éteindre... Peut-être, un jour, mon cher mari rallumera-t-il le foyer éteint.

Comme notre situation est incertaine et obscur notre avenir, je tiens à décrire, en les résumant, les événements que j'ai vécus, les épreuves endurées. Mais, encore une fois, comment dire ces choses ? Pour cela, il faudrait la plume d'Aharonian. La mienne est trop faible pour retracer avec fidélité des images encore inédites dans l'histoire de l'humanité.